Le « champ littéraire » japonais en lutte : l'après-guerre et le discours sur la responsabilité des écrivains

日本における「文学場」の闘争—戦後と作家の戦争責任をめぐる議論

Japan's Conflict-ridden Postwar "Literary Field" and the Debate on War Responsibility

Simone Müller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2038>

DOI : 10.4000/ebisu.2038

ISSN : 2189-1893

Éditeur :

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

Édition imprimée

Date de publication : 19 décembre 2017

Pagination : 79-111

ISSN : 1340-3656

Référence électronique

Simone Müller, « Le « champ littéraire » japonais en lutte : l'après-guerre et le discours sur la responsabilité des écrivains », *Ebisu* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2038> ; DOI : 10.4000/ebisu.2038

Le « champ littéraire » japonais en lutte

L'après-guerre et le discours
sur la responsabilité des écrivains

Simone MÜLLER

日本における「文学場」の闘争
戦後と作家の戦争責任をめぐる議論

シモン・ミュラー

Japan's Conflict-ridden Postwar "Literary Field"
and the Debate on War Responsibility

Simone MÜLLER

✎ **Mots-clés** : Débats littéraires, champ littéraire, responsabilité des écrivains, Shin Nihon bungakukai, Kindai bungakukai, *Arechi*.

L'auteure : Simone Müller est maître de conférences en études japonaises à l'université de Zurich. Parmi ses publications récentes : "The 'Debate on the Literature of Action' and Its Legacy: Ideological Struggles in 1930s Japan and the 'Rebirth' of the Intellectual" (*JJS*, 41(1), 2015). Elle est spécialisée dans l'étude des discours intellectuels.

Résumé : Au cours de la période d'après-guerre, deux débats sur la responsabilité de guerre des intellectuels japonais eurent lieu. Le premier se produisit en 1946 au sein de

deux associations dominant à cette époque le champ littéraire : la marxiste-orthodoxe Shin Nihon Bungakukai (Société littéraire du nouveau Japon) et la « moderniste » Kindai Bungakukai (Société de littérature moderne). Le second débat eut lieu en 1956, entre les membres de la même Société littéraire du nouveau Japon et le groupe réuni autour de la revue *Arechi* (Terre vaine), proche de la nouvelle gauche. Ces deux débats reflètent les tensions dont le champ littéraire de cette époque était traversé ainsi que la « lutte pour un capital symbolique ». En exposant le contexte sociopolitique et en présentant les différentes positions, le présent article met ces deux débats en examen et fait ressortir la fragmentation et les luttes internes qui secouèrent le champ intellectuel du Japon d'après-guerre en perspective.

キーワード

文学論争、文学場、知識人の責任、新日本文学会、近代文学会、『荒地』

著者

シモン・ミュラーはチューリヒは大学東洋学部日本学部門講師。現在の研究分野は知識人論と文学論争。

要旨

戦後日本において知識人の戦争責任をめぐる二つの論争が繰り返された。そのひとつは

1946年に起こった正統派マルクス主義者を中心とする新日本文学会とモダニストの近代文学会の対立である。もうひとつは1956年から始まった、同じく新日本文学会と雑誌『荒地』周辺の新左翼に近いグループとの対立である。この二つの論争は、当時の文学場における緊張と「象徴資本との闘争」を表している。本論文では政治・社会的背景と様々な立場をふまえて、戦後日本の知の場を揺さぶった内部闘争について詳述し、文学者の戦争責任に関する論争を分析する。

Keywords: Literary debates, literary field, intellectuals' wartime responsibility, Shin Nihon bungakukai, Kindai bungakukai, *Arechi*.

The Author: Simone Müller is a senior lecturer in Japanese Studies at the University of Zurich. Her recent publications include "The 'Debate on the Literature of Action' and Its Legacy: Ideological Struggles in 1930s Japan and the 'Rebirth' of the Intellectual" (*Journal of Japanese Studies*, 41 (1), 2015). Her current research focuses on intellectual discourse.

Abstract: Two debates arose in postwar Japan over the wartime responsibility of Japanese intellectuals. The first broke out

in 1946 between two groups dominating the literary field at the time: the Orthodox-Marxist Shin Nihon bungakukai (New Japan Literary Association) and the "modernist" Kindai bungakukai (Modern Literature Association). The second arose in 1956 between members of the New Japan Literary Association and a group of New Left sympathisers organised around the journal *Arechi* (Waste Land). These two debates reflect the tensions affecting the literary field at the time and the "battle for symbolic capital". By examining the socio-political context surrounding the debates, this article highlights the different positions of each group and reveals the fragmentation and infighting that characterized the intellectual field of postwar Japan.

Le « champ littéraire » japonais en lutte

L'après-guerre et le discours sur la responsabilité des écrivains

Simone MÜLLER*

« Quel est, pour vous, le point essentiel de la responsabilité de guerre ? »
« Santayana dit que ceux qui ne peuvent se rappeler le passé sont condamnés à le répéter. Afin de ne pas répéter l'expérience qui fut la nôtre, il nous est nécessaire, je pense, de déterminer qui a commis des erreurs et sur quel point. Notre approche devra être impartiale¹. » (Maruyama 1996c [1956] : 299)

En 1946, peu après la capitulation, les intellectuels japonais commencèrent à réfléchir à leur négligence et à leur passivité pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce furent notamment les écrivains et les critiques littéraires qui s'emparèrent de ce thème. En premier lieu se posait la question de savoir pourquoi ils ne s'étaient pas opposés plus activement au système fasciste, en retraçant les causes de leur manquement jusqu'à l'ère Meiji. Il s'agissait aussi de repérer les intellectuels qui avaient soutenu la guerre avec leurs déclarations et leurs écrits. Cette discussion culmina dans un intense débat sur la responsabilité des écrivains dans la guerre (*bungakusha no sensō sekinin ronsō* 文学者の戦争責任論争).

1. Maruyama utilise ici le mot allemand *nüchtern* (sobre, rationnel, objectif).

* Université de Zurich.

En 1956, le gouvernement proclama, dans le *Livre blanc de l'économie* (*Keizai hakusho* 経済白書)², la fin de l'après-guerre. Dans ce contexte, et sous l'effet de diverses tensions politiques, les intellectuels ravivèrent le débat sur leur responsabilité. Ces deux débats – méconnus en Occident – sont importants en ce qu'ils reflètent les tensions qui traversaient le champ littéraire à l'époque et, pour reprendre les termes de Bourdieu, la « lutte pour un capital symbolique ». En 1946, celle-ci impliquait les deux groupes dominants dans le monde des lettres, l'un marxiste orthodoxe, la Shin Nihon bungakukai 新日本文学会 (Société littéraire du nouveau Japon), et l'autre d'esprit plus libéral et avant-gardiste, autrement dit « moderniste », la Kindai bungakukai 近代文学会 (Société de littérature moderne) ; en 1956, la même Société littéraire du nouveau Japon s'opposait au groupe réuni autour la revue *Arechi* 荒地 (Terre vaine), proche de la Nouvelle gauche.

Bourdieu, on le sait, considérait divers domaines, tels la politique, l'économie ou l'art, comme des « champs de pouvoir » caractérisés par une concurrence entre acteurs qui ont recours à des stratégies spécifiques pour améliorer leur position (Bourdieu 2000). La structure du champ est donc « un état du rapport de force entre les agents ou les institutions engagés dans la lutte » (Bourdieu 1984 : 114), d'ordinaire entre les prétendants et les dominants. Les champs sont caractérisés par des intérêts fondamentaux communs, mais aussi par des structures (centre et périphérie) et par une dialectique entre orthodoxie et hérésie. Le nouvel entrant « essaie de faire sauter les verrous du droit d'entrée », tandis que le dominant « essaie de défendre le monopole et d'exclure la concurrence » (*ibid.* : 113). De plus, ceux qui monopolisent le capital spécifique « sont inclinés à des stratégies de conservation » et « tendent à la défense de l'orthodoxie, tandis que les moins pourvus de capital (qui sont aussi souvent les nouveaux venus, donc, la plupart du temps, les plus jeunes) sont enclins aux stratégies de subversion – celles de l'hérésie » (*ibid.* : 115). Le champ littéraire se distingue des autres, tels l'économie ou la politique, par le fait que les règles de l'utilitarisme, du marché ou du pouvoir, s'effacent du moins en partie devant

2. Le *Livre blanc de l'économie* est une publication annuelle du Bureau du Cabinet qui, dès 1947, contient des analyses et des statistiques sur l'économie nationale et informe le public des stratégies économiques. Il sert souvent de justificatif aux intentions du gouvernement.

celles d'une d'action orientée vers l'appropriation de profits symboliques désintéressés, comme le prestige ou la gloire (Bourdieu 1992 : 299-310).

Au Japon, le champ littéraire est caractérisé par un fort fractionnement en groupes et institutions distinctes. Les luttes de pouvoir s'y déroulent donc moins parmi des acteurs singuliers que des groupes ou des factions. Je me propose d'examiner ici, en contextualisant les principaux éléments du discours, les deux débats sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre en faisant ressortir la fragmentation et les luttes internes dans le champ intellectuel d'après-guerre. Deux couples de protagonistes majeurs représenteront tour à tour ces deux débats et les différentes positions : pour le premier, Hirano Ken 平野謙 (1907-1978) de la Société de littérature moderne et Nakano Shigeharu 中野重治 (1902-1979) de la Société littéraire du nouveau Japon ; pour le deuxième, Yoshimoto Takaaki 吉本隆明 (1924-2012), proche de la Nouvelle gauche et véritable instigateur de la polémique, et Hanada Kiyoteru 花田清輝 (1909-1974), membre du Parti communiste japonais.

Le premier débat : Hirano vs Nakano et le repentir des intellectuels

Après le conflit, les intellectuels japonais durent réévaluer leur rôle dans la société et repenser la notion même d'intellectuel³. Ils se reprochèrent de ne pas s'être opposés au système totalitaire dans les années 1930, et donc de s'être rendus complices de la guerre et de ses conséquences catastrophiques. De fait, beaucoup d'entre eux avaient coopéré avec le pouvoir et de nombreux écrivains marxistes avaient défendu activement la « sphère de coprosperité de la grande Asie orientale » (*Daitōa kyōeiken* 大東亜共栄圏). La résistance s'était quant à elle repliée dans le silence (Kurahara 1947 : 3). Une prise de conscience et le regret de ne pas avoir empêché le conflit caractérisèrent ainsi le début de l'après-guerre (Barshay 1998 : 284). En même temps, la nouvelle liberté d'action et de parole contribua à façonner une génération qui ne réfléchissait pas seulement au passé, mais cherchait

3. L'analyse de ce premier débat sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre se fonde en partie sur Müller (2016 : 381-387).

aussi à exercer une influence concrète et à participer activement à la société d'après-guerre (Hotta 1994 : 159). On estimait alors que la littérature avait une mission dans la formation d'une société moderne. Dans le champ littéraire dominé désormais par les romanistes comme Noma Hiroshi 野間宏 (1915-1991), Nakamura Shin.ichirō 中村慎一郎 (1918-1997), Ishikawa Jun 石川淳 (1899-1987) ou, un peu plus tard, Ōe Kenzaburō 大江健三郎 (1935-) – la place ayant été occupée jusqu'alors par les germanistes –, on regarda de nouveau vers la France à la recherche de références et on trouva, dans la littérature de la Résistance, un modèle qu'on adapta à la situation japonaise⁴. Dans l'après-guerre, des écrivains et critiques engagés construisirent ainsi une idée de l'intellectuel très proche du modèle français.

Toutefois, à la différence des intellectuels français qui, après 1945, furent célébrés comme des héros populaires en raison de leur opposition au fascisme et jouèrent un rôle important dans la formation de l'opinion publique (Von Wroblewsky 1994 : 11), les intellectuels japonais furent, dans un premier temps, obligés de reconnaître leur déroute. On jugea que les « vrais » intellectuels, dotés d'une pensée moderne, autrement dit individualiste, n'avaient pas d'équivalent au Japon. On s'interrogea sur cette absence. Elle fut attribuée aux restes de structures féodales et à un processus de démocratisation « par le haut » (Kurahara 1946 : 3 ; Miyamoto 2002 [1946] : 329), à une divergence entre pensée et pratique (Katō 1999 [1959] : 54-56), à un engouement irréfléchi pour la pensée occidentale qui avait empêché l'assimilation de ces idées et la formation d'opinions personnelles (Tanikawa 1945 : 16), ou encore à la distance supposée entre les intellectuels et le peuple (*ibid.* : 16). Selon l'un des articles les plus célèbres sur la question, « Logique et psychologie de l'ultranationalisme » (*Chōkokkashugi no ronri to shinri* 超国家主義の論理と心理), publié en 1946 par Maruyama Masao 丸山眞男 (1914-1996), l'État avait constitué pour ses sujets une autorité à la fois politique et morale du fait de sa centralisation sur le *tennō* (empereur), personification des valeurs absolues :

4. Pour le rapport entre le Japon et la France après le conflit, voir Slaymaker (2002). Dans l'après-guerre, nombre de monographies et d'articles sur la littérature française de la Résistance furent publiés au Japon ; la plus connue est celle de Katō Shūichi (Katō 1951). Pour une liste des autres publications sur le sujet, voir Müller (2016 : 428).

Ainsi, au Japon, nous sommes confrontés à une situation où la souveraineté nationale comprend à la fois l'autorité spirituelle et le pouvoir politique. La norme à laquelle les actions de la nation sont jugées bonnes ou mauvaises réside en elle-même (c'est-à-dire dans l'« institution nationale ») et ce que la nation fait, que ce soit dans ses propres limites ou au-delà, n'est soumis à aucun code moral qui la dépasse. [...] L'empire du Japon en vint à être par soi-même regardé comme « le summum de la Vérité, du Bon et du Beau », et se trouvait par sa nature même hors d'état d'être dans l'erreur ; par conséquent, la conduite la plus atroce, l'acte le plus perfide, pouvaient tous être pardonnés. (Maruyama 1996a [1946] : 23-25)

La morale n'étant pas définie par les individus mais par l'État, le gouvernement pouvait légitimer toutes ses actions. La structure sociale hiérarchique permettait à tout moment d'attribuer la responsabilité à l'instance supérieure, et le *tennō*, instance suprême, transmettait à son tour la responsabilité aux ancêtres. Par conséquent, aucun sens de la responsabilité ne put se développer et, à sa place, il y eut plutôt une tendance à se poser en victime (Maruyama 1996a [1946] : 31-32, 34-35).

Au début, la question tourna autour du terme *zange* 懺悔 (repentir). Le Premier ministre Higashikuni Naruhiko 東久邇稔彦 (1887-1990) avait attribué la défaite à la population japonaise dans son ensemble, accusée de décadence morale (Barshay 1998 : 274). Le philosophe Tanabe Hajime 田邊元 (1885-1962) en appela à la responsabilité politique et proposa une éthique de la pénitence, *metanoia*, insistant sur la responsabilité de la population, et des intellectuels notamment, qui n'avaient pas su résister aux complots du gouvernement et des militaires (Tanabe 1948). Une préoccupation centrale dans la discussion fut de savoir pourquoi les intellectuels n'avaient pas cherché à mettre en garde contre la guerre (Senuma 1948 : 23).

Ces premières réflexions débouchèrent sur le « débat au sujet de la responsabilité des écrivains dans la guerre », engagé par la Société littéraire du nouveau Japon et la Société de littérature moderne. La première réunissait des représentants d'avant-guerre du mouvement pour une littérature prolétarienne et n'acceptait que des membres n'ayant pas soutenu le régime militariste. S'inspirant du réalisme socialiste, mais aussi des *narodniks* russes, ils professaient une littérature dédiée à la lutte des classes, à la démocratie et au peuple (une « littérature démocratique », *minshushugi bungaku* 民主主義文学, pour reprendre leurs termes). Quant à la Société de littérature moderne, elle regroupait des jeunes de gauche qui avaient subi la répression et connu la politisation radicale du mouvement pour une littérature prolétarienne. Ils avaient un point de vue plus libéral, prônaient un certain égoïsme, se

proclamaient avec provocation « petits-bourgeois » (Honda *et al.* 1946 : 24-25 ; Ara 1946b : 18-19) et postulaient la participation des intellectuels à la révolution prolétarienne (Ara 1948 [1946] : 201). Ils considéraient la littérature comme un champ autonome et donc, à leurs yeux, l'expression artistique l'emportait sur le politique et aidait le sujet à se renforcer plutôt qu'il ne s'efface au profit d'un groupe qui le transcende, le peuple ou le parti. Ils se voulaient ainsi les défenseurs d'un humanisme (*hyūmanizumu* ヒューマニズム) fondé sur la subjectivité (*shutaisei* 主体性) de l'individu (Ara 1972 [1948] : 477)⁵.

Dans la deuxième moitié des années 1940, ces deux groupes qui se partageaient le champ littéraire s'affrontèrent dans trois débats interconnectés : celui sur la subjectivité (*shutaisei ronsō* 主体性論争⁶), celui sur les liens entre littérature et politique (*seiji to bungaku ronsō* 政治と文学論争⁷) et celui qui nous occupera ici plus en détail.

Malgré la rivalité et les divergences, en particulier sur le rôle que doit ou ne doit pas avoir la politique dans la création littéraire, les deux groupes étaient d'accord sur un point : il fallait mettre les écrivains face à leur responsabilité pendant la guerre. Le coup d'envoi fut donné en janvier 1946 par la revue *Bungaku jihyō* 文学時評 (Critique de la littérature actuelle) dans laquelle Ara Masahito 荒正人 (1913-1979), Odagiri Hideo 小田切秀雄 (1916-2000) et Sasaki Kiichi 佐々木基一 (1914-1993), membres de la Société de littérature moderne (Odagiri faisait aussi partie de la Société littéraire du nouveau Japon), tenaient la chronique « Poursuites littéraires » (*Bungaku kensatsu* 文学検察), où ils indiquèrent les noms d'une quarantaine d'écrivains dont ils considéraient la responsabilité engagée pendant

5. Pour le rôle de la subjectivité chez les membres de la Société de littérature moderne, voir Koschmann (1996 : 41-87).

6. Le débat éclata à propos de la signification de la subjectivité. Les membres de la Société littéraire du nouveau Japon accordaient de l'importance aux règles objectives et historiques et réclamaient que les intellectuels servent la cause du peuple, tandis que les membres de la Société de littérature moderne demandaient qu'un ego moderne soit affirmé et que les intellectuels participent à la révolution socialiste.

7. C'est notamment le rôle de la politique dans la création littéraire qui faisait débat. Les membres de la Société littéraire du nouveau Japon étaient d'avis que la littérature doit servir la politique tandis que la Société de littérature moderne privilégiait l'expression artistique.

la guerre (Furubayashi & Satō 1978 : 116). En mars, lors de l'assemblée constitutive de la branche tokyoïte de la Société littéraire du nouveau Japon, clarifier les responsabilités de guerre fut érigé, sur la proposition d'Odagiri, en mission officielle. En avril, Ara appela les écrivains à réfléchir sur leur responsabilité (Ara 1956 [1946]). Le même mois, la revue *Kindai bungaku* 近代文学 (Littérature moderne), l'organe de la Société de littérature moderne, publia les actes d'une table ronde sur ce thème (Haniya *et al.* 1972 [1946]), véritables déclencheurs du débat (Takahashi 1961 : 130) et qui lancèrent aussi les deux autres controverses (littérature et politique, subjectivité). Au cœur de la discussion : l'échec du Front populaire japonais, qui s'était formé suite à l'appel à un front antifasciste unique de l'Internationale communiste (Komintern) en 1935, et dans lequel les écrivains prolétariens s'étaient engagés activement. De même, se posa la question de la responsabilité des écrivains et des artistes marxistes, comme Kaji Wataru 鹿地亘 (1903-1982) ou Sugimoto Ryōkichi 杉本良吉 (1907-1939), qui avaient fui à l'étranger avant le début de la guerre. Ara constata à ce propos :

Qui a le moins participé à la guerre ? Qui s'y est le plus opposé ? Lorsque l'on réfléchit à ces questions, il faut citer Kaji Wataru et Sugimoto Ryōkichi qui, étant partis en exil, ont activement résisté. D'autres, tels Kurahara Korehito, Miyamoto Kenji, Miyamoto Yuriko ou Nakano Shigeharu, étaient en prison et, de fait, ne pouvaient pas écrire. En ce sens, leur responsabilité pendant la guerre est moindre. Mais d'un point de vue plus fondamentalement littéraire, il faut se demander si des exilés, des prisonniers ou des personnes plus généralement dans l'incapacité d'écrire, pour quelque raison que ce soit, peuvent être exonérés de toute responsabilité. [...] Autrement dit : les anciens adhérents de la Fédération des écrivains prolétariens⁸, tel Tokunaga Sunao, doivent aussi, jusqu'à un certain degré, assumer leur part de responsabilité. (Ara, dans Haniya *et al.* 1972 [1946] : 57-58)

La Société de littérature moderne considérait donc que la responsabilité de guerre concernait non seulement les écrivains ayant activement approuvé le conflit, mais que les écrivains marxistes, bien que s'étant opposés au pouvoir,

8. Ara fait allusion à la Zen Nihon musansha geijutsu renmei 全日本無産者芸術連盟, ou NAPF, fondée en 1928 et renommée en 1931 Nihon puroretaria bunka renmei 日本プロレタリア文化連盟 (Fédération japonaise de culture prolétarienne) ou KOPF (Shea 1964 : 200 *sq.*).

avaient en fin de compte aussi une responsabilité à assumer, d'autant qu'ils ne l'avaient pas reconnue. L'accusation était assez inédite pour l'époque.

Au blâme n'échappèrent ni Nagai Kafū 永井荷風 (1879-1959), ni Kawabata Yasunari 川端康成 (1899-1972), ni Tanizaki Jun.ichirō 谷崎潤一郎 (1886-1965), qui se seraient opposés à la guerre d'une façon on ne peut plus passive, se retirant dans leur univers esthétique. On se demandait pourquoi le Japon n'avait pas eu des Thomas Mann (1875-1955), des Romain Rolland (1866-1944) ou des Léon Tolstoï (1828-1910), et on se disait que c'était parce que les écrivains japonais n'avaient pas eu la volonté de faire d'emblée de la littérature un dernier rempart de valeurs (Haniya *et al.* 1972 [1946] : 57-58), et aussi parce que le citoyen et l'artiste ne faisaient pas un : si les écrivains avaient personnellement considéré négativement la guerre, ils n'avaient pourtant pas exprimé cette critique dans leurs textes (*ibid.* : 61). Selon la Société de littérature moderne, l'art et la vie étaient liés, et cela devait justement produire des écrivains engagés et responsables.

Dans un article publié en juin 1946 se référant à son discours de mars, Odagiri dressa une liste des intellectuels qu'il pointait du doigt – un texte très important, dans la mesure où il réclamait pour la première fois une discussion ouverte, politique et autocritique sur la question (Koschmann 1995 : 66). La liste ne mentionnait pas les marxistes des deux groupes qui s'affrontaient dans le débat, mais seulement d'autres écrivains qui avaient activement ou passivement soutenu le régime et mené la propagande en faveur de la guerre. Odagiri refusait que la responsabilité de guerre et de la défaite soit globalement attribuée à tout le monde, au nom de cette « repentance commune de 100 millions d'âmes » (*ichioku sōzange* 一億総懺悔) à laquelle avait publiquement appelé le Premier ministre Higashikuni lors d'une conférence de presse le 28 août 1945 :

Nous n'acceptons pas l'appel à la « repentance commune ». C'est ridicule. Il est bien évident qu'en impliquant tout le monde, la lourde responsabilité qui incombe à certains devient moins visible. N'y eut-il donc pas de responsables directs [...] de la déchéance de la littérature japonaise ? N'y eut-il pas d'écrivains qui auraient dû être l'âme du peuple, mais qui ont préféré se faire le porte-parole des agresseurs et inciter les gens à la guerre ? N'y eut-il donc pas d'individus qui, par duperie et opportunisme, ont frayed sans vergogne avec le pouvoir et en ont même pris les rênes ? [...] N'y eut-il pas non plus d'écrivains qui ont traqué et trahi des ennemis littéraires jugés « rouges » ou « libertaires » pour les vendre ensuite à la police secrète ? N'y

eut-il pas en outre des écrivains qui, au nom d'une forme d'humanisme, se sont mépris sur la nature de la guerre [...] et qui, ce faisant, ont enjolivé l'offensive armée avec les termes « humain » ou « humanité », exhortant ainsi à la guerre des jeunes gens naïfs ? Enfin : n'y eut-il pas des écrivains qui, même s'ils ont considéré à contre-cœur la guerre comme une fatalité inéluctable, ont ainsi, néanmoins, exercé un pouvoir fort et incitatif sur la jeune génération littéraire ? Tous ces écrivains-là ont bel et bien existé. (Odagiri 1972 [1946] : 115-116)

La liste comprenait des noms connus, comme Kikuchi Kan 菊池寛 (1888-1948), Hino Ashihei 火野葦平 (1907-1960), Yokomitsu Riichi 横光利一 (1898-1947), Takamura Kōtarō 高村光太郎 (1883-1956), Kobayashi Hideo 小林秀雄 (1902-1983), Kamei Katsuichirō 亀井勝一郎 (1907-1966), Yasuda Yojūrō 保田与重郎 (1910-1981), Satō Haruo 佐藤春夫 (1892-1964) ou Hayashi Fusao 林房雄 (1903-1975). Tous avaient été membres d'organisations réactionnaires, comme la Nihon Rōmanha 日本浪漫派 (École romantique japonaise), la Nihon bungaku hōkokukai 日本文学報国会 (Société patriotique de littérature japonaise) ou la revue *Bungakukai* 文学界 (Le monde littéraire), et tous avaient significativement participé au discours nationaliste. Odagiri se prononça pour leur renvoi des offices littéraires publics (*ibid.* : 116).

Une intervention majeure dans le débat fut l'article « Une antithèse » (*Hitotsu no hansotei* ひとつの反措定) de Hirano Ken qui élargissait la question de la responsabilité aux écrivains marxistes, critiquant en particulier la primauté qu'ils attribuaient à la politique par rapport à la littérature. La presse japonaise considérait comme des héros nationaux les intellectuels marxistes qui étaient rentrés d'exil après la guerre, tel Nosaka Sanzō 野坂参三 (1892-1993), cofondateur du parti communiste. Selon Hirano, non seulement ceux-ci n'auraient pas dû se laisser encenser, mais ils auraient dû analyser les raisons de leur fuite. À ses yeux, la responsabilité des écrivains dans la guerre, ainsi que les mérites et les fautes du mouvement littéraire marxiste, formaient un tout indissociable (Hirano 1972 [1946] : 119). Il critiquait la « littérature démocratique » des écrivains marxistes qui, selon lui, cherchaient à ressusciter la littérature prolétarienne des années 1930, et il les appelait à une réflexion profonde et à une autocritique, en particulier

des manquements qui avaient conduit aux réorientations en masse (*tenkō* 転向⁹).

Hirano critiqua également l'auteur du fameux roman *Kani kōsen* 蟹工船 (*Le bateau-usine*)¹⁰, le marxiste Kobayashi Takiji 小林多喜二 (1903-1933), qui avait été tué en prison. À ses yeux, il n'était que le pendant du fasciste Hino Ashihei : tous deux auraient été victimes de leur temps, l'un du marxisme doctrinaire, l'autre du fascisme militariste. Chez eux, la politique avait donc pris le dessus sur la littérature.

Adeptes le plus sincère du mouvement littéraire marxiste, avec ses erreurs et un certain unilatéralisme, Kobayashi Takiji fut une victime de son temps. De même, avec son *Blé et soldats*¹¹ et ses activités littéraires, Hino Ashihei ne fut-il pas également victime de son époque, emporté par les flots tumultueux de la guerre ? [...] Dans le chaos du monde littéraire contemporain, il faut un regard mûr et impartial pour être capable de considérer Kobayashi Takiji et Hino Ashihei comme les deux faces de la même médaille. (Hirano 1972 [1946] : 119-120)

L'écrivain et critique marxiste Nakano Shigeharu, membre de la Société littéraire du nouveau Japon et emprisonné dans les années 1930 en raison de ses positions idéologiques, avait été interdit d'écrire à sa libération en 1934 et s'était, à l'époque, réfugié dans un exil intérieur. Il répliqua à Hirano par un article en trois parties, l'accusant d'« inhumanité » dans ses critiques

9. Ce terme (littéralement « changement de direction ») renvoie à l'acte de renier un engagement idéologique, auquel furent contraints les marxistes japonais entre 1925 et 1945. Leur rétractation – condition pour les prisonniers de leur remise en liberté – fut largement obtenue par la force. Dans les années 1930, le phénomène prit aussi l'aspect d'une réorientation culturelle face à la situation nationale. Il s'accéléra significativement après le refus de Sano Manabu 佐野学 (1892-1953) et Nabeyama Sadachika 鍋山貞親 (1901-1979), dirigeants du PCJ et emprisonnés depuis 1929, de prêter allégeance à l'Internationale communiste et à une politique de révolution violente. Leur déclaration enclencha la réorientation de nombreux marxistes et marqua la fin de l'organisation. Jusqu'en 1945, les socialistes renoncèrent pour la plupart à leur engagement initial pour rejoindre l'effort de guerre, tandis que quelques-uns se retiraient dans un exil intérieur.

10. Le roman, publié en 1929, a été traduit en français par Évelyne Lesigne-Audoly (*Le bateau usine*, Paris, Éditions Yago, 2008, rééd. Allia, 2015).

11. Lauréat du prix Akutagawa, Hino était devenu célèbre grâce à ses écrits sur la guerre, notamment *Mugi to heitai* 麦と兵隊 (1938), qui s'était vendu à plus d'un million d'exemplaires.

(Nakano 1972a [1946] : 175). Pour lui, la comparaison entre Kobayashi et Hino était infantile, immature et naïve (*ibid.* : 177) et il voulut préciser leur statut respectif de « victime » (*gisei* 犠牲) : Kobayashi ne fut pas victime du dogmatisme marxiste, mais de l'« ennemi » qui le tua pour son engagement en faveur du peuple et de la littérature révolutionnaire, tandis que Hino n'avait été qu'une « victime » de l'idéologie fasciste au sens où il avait frayé le chemin à cet « ennemi » (*ibid.* : 181). Nakano s'en prit aussi à l'« inhumanité » d'Ara qui, ailleurs (Ara 1946a, b), avait glorifié l'égoïsme, le nihilisme et la valeur du « sujet ».

Dans la seconde partie de son article, Nakano rappela que quand le mouvement littéraire démocratique avait décidé d'examiner, pour la première fois, la responsabilité de guerre, il avait choisi une approche autocritique, contrairement aux hommes de pouvoir qui protégeaient les responsables (*ibid.* : 124). Il jugeait cependant que la méthode par laquelle on voulait traquer les responsables de guerre était mauvaise, puisqu'on dénonçait des personnes honnêtes et consciencieuses, qui s'étaient opposées au système quoique pas assez fermement, tandis que d'autres, sans scrupules et sans conscience – les vrais malfaiteurs –, en sortaient indemnes (*ibid.* : 124-125). Selon lui, il aurait plutôt fallu examiner les raisons et les conditions ayant conduit ces personnes honnêtes à renier le marxisme (*ibid.* : 126). Nakano pointa en outre la responsabilité des écrivains qui, pendant la guerre, s'étaient abrités derrière l'esthétisme, la passivité et l'apolitisme, et qui, par cette attitude, avaient concrètement soutenu le système (*ibid.* : 127-128).

La réplique de Nakano lança un nouveau débat entre les deux groupes alors dominants du champ littéraire : la discussion allait porter sur le rapport entre littérature et politique, mettant momentanément un terme à la première controverse.

Pour résumer, on peut constater que, à ce point du débat, les membres de la Société littéraire du nouveau Japon (y compris Odagiri, qui faisait partie des deux groupes) se limitèrent à accuser les écrivains nationalistes, tandis que les membres de la Société de littérature moderne voulaient également prendre en compte la culpabilité des marxistes.

Malgré les appels formulés d'un côté et de l'autre, il n'y eut pas de véritable remise en question. En fin de compte, en critiquant le mouvement littéraire prolétarien d'avant-guerre, les membres de la Société de littérature moderne montrèrent que leur objectif n'était pas tant d'interpeller la

conscience des écrivains, mais plutôt d'attaquer les membres du groupe rival, qui, sous le nouveau terme de « littérature démocratique », aspiraient à dominer le champ littéraire d'après-guerre. Dans ce débat s'exprimait donc la lutte pour un capital symbolique entre deux groupes, la « dominante » Société littéraire du nouveau Japon et la « prétendante » Société de littérature moderne.

Le premier débat sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre s'était donc étiolé, encore à l'état d'ébauche, pour se fondre dans un plus vaste questionnement sur les liens entre littérature et politique. Inévitablement, la question émergea à nouveau dans les années 1950, quand on revint sur les non-dits du premier débat – et là encore, les marxistes se retrouvèrent sous le feu des critiques.

Le deuxième débat : Yoshimoto vs Haneda et la responsabilisation des marxistes orthodoxes

En 1956, le critique Nakano Yoshio 中野好夫 (1903-1985) invita, dans son célèbre essai « L'après-guerre est désormais finie » (*Mohaya sengo de wa nai* もはや「戦後」ではない), à se tourner vers l'avenir, à adopter une approche plus positive par rapport aux séquelles de la guerre, et à définir les nouvelles tâches à accomplir (Nakano 1956)¹². La formule de Nakano fut reprise par le gouvernement dans son *Livre blanc* pour annoncer officiellement la fin de l'après-guerre. L'économie japonaise avait enfin retrouvé le même niveau qu'en 1936 et annonçait la période de haute croissance. Ce tournant majeur, accompagné d'événements importants dans le domaine politique – l'insurrection de Budapest, la déstalinisation, la crise du PCJ et l'émergence de la Nouvelle gauche¹³ – amenèrent les intellectuels à dresser un nouveau bilan, à réévaluer leurs faiblesses et leur responsabilité sociopolitique. Tsurumi

12. L'analyse de ce deuxième débat se fonde en partie sur Müller (2016 : 448-455).

13. En 1955, lors de la 6^e conférence nationale, le PCJ décida d'abandonner la lutte armée à la façon de la révolution chinoise. La faction internationale modérée (*kokusaiha* 国際派) reprit ainsi l'initiative, ce qui provoqua la critique de l'aile la plus radicale du parti. En 1960, la Nouvelle gauche se forma en se démarquant du PCJ et du Parti social-démocrate, réclamant la révolution violente et l'action directe. Elle se constitua notamment autour des étudiants et s'engagea dans les luttes contre la prolongation du

Shunsuke 鶴見俊輔 (1922-2015), dans l'article « Naissance d'un intellectuel nouveau » (*Atarashii chishikijin no tanjō* 新しい知識人の誕生), appela à la formation d'une relève d'intellectuels engagés (Tsurumi 1956b). La responsabilité des intellectuels fut aussi discutée dans le cadre de diverses tables rondes et revues spécialisées, comme par exemple « Sur la collaboration des intellectuels » (*Chishikijin no kyōryoku o megutte* 知識人の協力をめぐって ; Awata *et al.* 1956), « Les intellectuels dans la tourmente » (*Dōran to chishikijin* 動乱と知識人 ; Abe, Hirabayashi & Katō 1998 [1957]) ou « Les intellectuels japonais et la révolution » (*Nihon chishikijin to kakumei* 日本知識人と革命 ; Ishikawa & Usui 1956)¹⁴.

L'article de Nakano Yoshio et les tensions politiques firent ressurgir la question de la responsabilité des intellectuels pendant la guerre, et à nouveau les regards se tournèrent vers les marxistes. Tsurumi, l'un des fondateurs du Groupe de recherche sur la science des idées (Shisō no kagaku kenkyūkai 思想の科学研究会), publia un article sur « La responsabilité des intellectuels dans la guerre » (*Chishikijin no sensō sekinin* 知識人の戦争責任), dans lequel il proposa un espace de débat commun pouvant aussi inclure les intellectuels du parti communiste (Tsurumi 1956a). De là, s'ensuivit un déferlement de publications dédiées à ce thème¹⁵. Ainsi, la revue *Shin Nihon bungaku*, l'organe de la Société littéraire du nouveau Japon, publia un numéro spécial intitulé « La guerre vécue par les intellectuels » (*Chishikijin no sensō taiken* 知識人の戦争体験), qui réunit plusieurs témoignages (Shin Nihon bungakukai 1956), tandis que la Société de littérature moderne organisa une table ronde sur le thème « Comment parler de la responsabilité de guerre » (*Sensō sekinin o kataru* 戦争責任を語る ; Ara *et al.* 1972 [1956]).

Une des contributions les plus célèbres au débat de cette période fut « La pensée japonaise » (*Nihon no shisō* 日本の思想) de Maruyama Masao. Maruyama attribuait l'attitude des intellectuels japonais pendant la guerre à un manque de tradition spirituelle pouvant servir de repère, un manque

traité de coopération mutuelle et de sécurité entre les États-Unis et le Japon (*Anpo tōsō* 安保闘争) et dans le mouvement contre la guerre du Vietnam.

14. On peut citer également Minami *et al.* (1956) ; Katō, Kojima & Takami (1956).

15. Voir Akiyama (1972 [1956]) ; Haniya (1956) ; Hidaka (1972 [1956]) ; Maruyama (1996d, 1996e [1956]) ; Takeuchi (1980 [1956]).

qui, selon lui, aurait empêché le développement d'une conscience critique et favorisé une instrumentalisation de la part de l'appareil du pouvoir (Maruyama 1971 [1957] : 5)¹⁶. En 1956, il traita la responsabilité de guerre dans deux articles : « Les zones d'ombre de la responsabilité de guerre » (*Sensō sekinin no mōten* 戦争責任の盲点) et « À propos de la responsabilité de guerre » (*Sensō sekinin ni tsuite* 戦争責任について). Dans le premier, il regrettait que l'expression « responsabilité de guerre » ne soit plus en usage dans les domaines politique et économique, réduisant le débat à la seule question de la responsabilité des intellectuels, progressistes notamment (Maruyama 1996d [1956] : 159). Il proposait d'analyser la nature des fautes et des manquements de toutes les couches socioprofessionnelles, y compris les hommes au pouvoir et le peuple (*ibid.* : 160-161). Il considérait que le débat sur la responsabilité omettait deux points : le *tennō* (l'empereur ou le principe impérial), en tant que fondement du système, et le PCJ, symbole de l'opposition (*ibid.* : 162). Maruyama ne visait pas les communistes individuellement, mais plutôt le parti et ses leaders : admettre leur part de responsabilité aurait démythifié la résistance du PCJ, décomplexant ainsi socialistes et libéraux, ce qui aurait permis de poser les fondements d'un front unique (*ibid.* : 164-165).

Katō Shūichi 加藤周一 (1919-2008) aborda le thème dans « La guerre et les intellectuels » (*Sensō to chishikijin* 戦争と知識人). À son avis, il y avait faute de leur part parce que, contrairement au peuple, ils avaient été en position de savoir (Katō 1999 [1959] : 16-17). Mais la résistance aurait été possible seulement en présence d'une pensée capable de transcender les structures traditionnelles de loyauté envers la famille, le collectif, le patron ou l'État. Or puisqu'au Japon, selon Katō, la vie et la pensée étaient dissociées, cette transcendance avait été impossible et, par conséquent, dans les situations critiques les idées étaient passées au second plan par rapport à la vie réelle (*ibid.* : 54). Cet écart entre pensée et vie s'expliquait par le fait

16. La thèse de Maruyama sur une modernisation irréfléchie, non assimilée, qui aurait empêché une pensée autonome et éloigné les intellectuels du peuple, s'inscrit dans une tradition portée aussi par d'autres penseurs. On la trouve déjà en 1947 chez Hidaka Rokurō 日高六郎 (1917-), dans « Théorie du grand intellectuel » (*Dai interi ron* 大知識人 (インテリ) 論) ou en 1948 chez Takeuchi Yoshimi 竹内好 (1910-1977) « Qu'est-ce que la modernité ? Le cas du Japon et de la Chine » (*Kindai to wa nani ka? Nihon to Chūgoku no baai* 近代とは何か—日本と中国の場合). Après 1955, ce discours devint un stéréotype.

que les intellectuels avaient emprunté une pensée venue d'ailleurs ; elle ne pouvait donc pas être intériorisée, ni se consolider, ni mener à une action révolutionnaire (*ibid.* : 56). C'est donc pour toutes ces raisons que, dans les années 1930, les intellectuels japonais s'étaient pliés à la volonté de l'État et avaient adhéré à la guerre.

Pendant la deuxième phase du débat, les tenants de la « littérature démocratique » qui, après le conflit, avaient été les premiers à dénoncer les responsabilités dans le champ littéraire, devinrent eux-mêmes une cible. On commença à accuser les poètes de la génération précédente d'être revenus sur le devant de la scène après 1945 sans remettre en cause leurs textes patriotiques voire militaristes (Yoshimoto 1959 : 94). La discussion fut lancée par le poète et critique Yoshimoto Takaaki. Jeune homme pendant la guerre, Yoshimoto avait été fasciné par le nationalisme et avait vénéré le poète patriotique Takamura Kōtarō, croyant aveuglément à l'idéologie selon laquelle l'Asie n'aurait pas pu être libérée sans la victoire militaire du Japon (Yoshimoto 1969d [1958] : 139). Par la suite, il fut influencé par le marxisme, sans jamais devenir toutefois membre du PCJ, ce qui lui permit de garder une position autonome. Après 1955, il fit son entrée en scène avec une virulente critique du PCJ et de la Société littéraire du nouveau Japon (voir par exemple Yoshimoto 1969b [1956], 1969c [1956], 1972 [1955]) ; il sympathisa alors avec la Nouvelle gauche et le rassemblement étudiant radical Zengakuren 全学連. Dès la défaite, il avait commencé à réfléchir, comme beaucoup de ses contemporains, sur les erreurs des intellectuels pendant la guerre. La réponse à ce problème était pour lui la clé des mesures que le Japon devait adopter (Tsurumi 1978 : 333). Il publia ses poèmes dans la revue d'avant-garde *Arechi* et ses essais dans *Gendai hyōron* 現代評論 (Critique contemporaine). Dans *Takamura Kōtarō* 高村光太郎, il raconte comment, après la guerre, il avait vu avec consternation une génération – il semble faire allusion aux marxistes de la « littérature démocratique » promue par la Société littéraire du nouveau Japon – affirmer avoir été résistants (Yoshimoto 1969d [1958] : 138), et il exprime sa répugnance à l'égard des intellectuels petit-bourgeois qui s'étaient contentés de traverser passivement la guerre et qui, après le conflit, se sont empressés d'entonner des louanges de la paix (*ibid.* : 142). Il les accusa aussi d'avoir, au contraire, écrit des poèmes de guerre en pleine période militariste et d'être passés après la défaite, en toute impunité, à des poèmes louant la résistance. Reconstruire le pays sans réfléchir au passé, ce qu'il avait observé chez des intellectuels

marxistes comme Okamoto Jun 岡本潤 (1901-1978) ou Tsuboi Shigeji 壺井繁治 (1897-1975) (Yoshimoto 1972 [1955]), n'était pas, à son avis, la bonne solution. Il accusa donc ces écrivains d'avoir critiqué les réorientations idéologiques des autres en campant sur leur position d'intellectuels qui n'avaient pas cédé (Tsurumi 1978 : 330) : en traquant la responsabilité des autres, ils ne faisaient que se détourner de la leur (Yoshimoto 1969b [1956] : 112). Le « malaise » que Yoshimoto dit avoir éprouvé devant ces écrivains fut le point de départ de sa réflexion sur le sujet (Ôkubo 1972b : 503).

Dans son argumentation, il se fonde sur deux articles, respectivement de Kitamura Tarō 北村太郎 (1922-1992) et d'Ayukawa Nobuo 鮎川信夫 (1920-1986), proches de la revue *Arechi*, qui avaient pointé du doigt certains poètes de guerre devenus, en un tournemain, des poètes de paix (Kitamura 1947 ; Ayukawa 1974b [1954]). Ayukawa, notamment, avait critiqué les écrivains qui avaient contribué à *Cendres de la mort : anthologie poétique* (*Shi no hai shishū* 死の灰詩集), publié en 1954 pour protester contre les essais nucléaires américains dans l'atoll de Bikini. Selon lui, ces poètes ne différaient pas, dans leur conscience sociale, des auteurs de poèmes patriotiques ou d'hymnes guerriers publiés en 1943 dans la *Sélection de poèmes patriotiques contemporains* (*Gendai aikokushisen* 現代愛国詩選), puisqu'ils n'essayaient pas vraiment de comprendre le fondement de la civilisation contemporaine, symbolisée par l'apparition de la bombe à hydrogène, n'avançant que des critiques de surface alimentées par des querelles vindicatives, chauvinistes et sentimentales (Ayukawa 1974b [1954] : 100).

Partant de l'argumentation de Kitamura et d'Ayukawa, Yoshimoto construit un parallélisme entre les cruautés des militaires et des poètes, « armés » de mots. Cette cruauté plonge ses racines dans la brutalité et l'inhumanité de la « mentalité populaire » (*shomin ishiki* 庶民意識). Par leurs œuvres, les poètes avaient perturbé voire paralysé l'histoire de la poésie japonaise (Yoshimoto 1972 [1955] : 137). Il développe ensuite :

Après la guerre, ces poètes [...] n'ont pas voulu approfondir leur conscience poétique par un combat intérieur, pour se défaire des blessures et de la honte de la culpabilité, en les considérant sous un angle critique. En cherchant la responsabilité chez les autres, ils ont masqué leur échec et, dans une impulsion soudaine, ils ont laissé à nouveau leur optimisme et leur maîtrise technique prendre le dessus. Ils ont ainsi négligé leur mission : laver la honte qui pèse sur l'histoire de la poésie japonaise. (Yoshimoto 1972 [1955], cité dans Ôkubo 1972a : 165-166)

Yoshimoto pensait que les écrivains du PCJ avaient dissimulé leur responsabilité en traquant celle des autres et s'étaient ainsi posés en porte-parole de la paix, jouant impunément après la guerre la comédie des résistants. Pendant le conflit, ils avaient greffé sur leur « mentalité populaire » une idéologie fasciste, à laquelle ils avaient substitué une idéologie communiste après la défaite (Takei & Yoshimoto 1969 [1956] : 419). Yoshimoto critiqua Odagiri pour avoir érigé les poèmes de Tsuboi Shigeji en « monument de résistance », et Hirano pour avoir célébré les textes de nombreux auteurs – parmi lesquels le même Tsuboi, mais aussi Sakaguchi Ango 坂口安吾 (1906-1955), Ishikawa Jun, Nakano Shigeharu, Hanada Kiyoteru ou Miyamoto Yuriko 宮本百合子 (1899-1951) – relevant qu'au moins la moitié d'entre eux ne pouvaient pas être considérés comme des modèles de résistance (Yoshimoto 1972 [1955] : 129 et 130).

Yoshimoto accusa la plupart des écrivains prolétariens et au moins un tiers des fondateurs de la Société littéraire du nouveau Japon (Yoshimoto 1972 [1955] : 131) – exceptés Miyamoto Yuriko et Nakano Shigeharu – non seulement de ne pas avoir été contraints à renier le marxisme, mais d'avoir activement collaboré avec le pouvoir et légitimé la guerre, par leurs théories autant que par leurs œuvres, en transformant les hypothèses marxistes en hypothèses nationalistes. Il désigna ce cas de figure par l'expression « réorientation en deux étapes » (*nidankai tenkō* 二段階転向) (Yoshimoto 1969b [1956] : 113). À l'instar de Hirano, il considérait que même Kobayashi Takiji serait finalement devenu fasciste s'il n'était pas mort en 1933 (*ibid.* : 119).

Selon Yoshimoto, les théories prolétariennes avaient été reprises quasiment telles quelles pour rationaliser la guerre (*ibid.* : 114). Le mouvement prolétarien se serait ainsi effondré en deux étapes : la première lors de l'élimination du marxisme et des réorientations qui suivirent ; la deuxième par la collaboration active des marxistes et une rationalisation de la guerre à travers des théories issues du mouvement littéraire prolétarien (*ibid.* : 119), notamment celles de Kurahara Korehito 蔵原惟人 (1902-1991), où s'exprimait le conflit entre l'ego (*jiga* 自我) et l'idée (*idē* イデー) (*ibid.* : 113), et où était soulignée la primauté de la politique dans la création littéraire (*ibid.* : 119). Tout comme Hirano, Yoshimoto pensait que Kobayashi Takiji comme Hino Ashihei avaient été victimes de la politique, l'un de la politisation de la littérature marxiste, l'autre de la littérature réformiste

(*kakushinteki* 革新的), autrement dit fasciste, autour des cliques militaristes et des bureaucrates (*ibid.* : 113-115, 119).

Dans « Les méprises des défenseurs de la littérature démocratique » (*Minshushugi bungakusha no byūken* 民主主義文学者の謬見), il critiqua aussi ce mouvement qui, selon lui, avait révélé toute la dimension de son échec dix ans après la guerre (Yoshimoto 1969c [1956] : 470). Il s'était à vrai dire déjà avoué déçu dans « Les poètes de la génération précédente » (*Zensedai no shijintachi* 前世代の詩人たち) :

En réalité, la littérature démocratique actuelle ne me donne presque aucun espoir. Je n'y trouve qu'automystification et suffisance [...]. Il est insupportable de voir comment Odagiri et d'autres [...] théorisent désormais la coexistence pacifique (Yoshimoto 1972 [1955] : 133).

Ce passage montre bien que, plus que la question de la responsabilité des écrivains pendant la guerre, Yoshimoto visait surtout le mouvement pour une « littérature démocratique » et, en particulier le PCJ, qui en 1955 avait opté pour une ligne modérée en adhérant à la politique de « coexistence pacifique » (*heiwa kyōson* 平和共存) décidée par Moscou¹⁷. À ses yeux, les écrivains « démocratiques » symbolisaient ce nouveau cours, bien trop modéré et opportuniste.

Pour revenir à la figure de Tsuboi, Yoshimoto y voyait le modèle même de la « comédie démocratique » (*ibid.* : 131-132) et de la « mentalité populaire » (*ibid.* : 133). Le fait que, après la guerre, Tsuboi ait embrassé la « littérature démocratique » était un signe révélateur du sombre destin du peuple japonais :

Quand Tsuboi a commencé comme dadaïste, il était déjà condamné à échouer. Pourquoi ? Parce que son dadaïsme n'est pas l'expression explosive d'une crise intérieure, mais seulement l'expression poétique d'un cri populaire et aveugle. Pour cette raison, et suivant cette pente, il est passé tout naturellement chez les communistes. Et dans l'ambiance décadente de l'époque, il a régressé en se laissant emporter par une sensibilité et un fascisme populaire de surface. (*ibid.* : 134)

17. C'est-à-dire la nouvelle politique adoptée par l'Union Soviétique à l'égard des États-Unis au début des années 1950 dans le but de limiter les affrontements.

Yoshimoto considérait que la résistance « populaire » n'aurait de toute façon pas eu la force de réformer la réalité, car cette réforme aurait signifié renoncer à exister en tant que « peuple » (*shomin* 庶民) pour devenir « citoyens » (*jinmin* 人民) (*ibid.* : 137). Il aurait en effet fallu que le monde intérieur se heurte à la réalité pour donner l'impulsion de réformer le monde extérieur, c'est-à-dire la réalité sociale (*ibid.* : 138).

Une autre cible de Yoshimoto fut Okamoto Jun, représentant de la poésie d'avant-garde. Anarchiste avant-guerre, il avait développé suivant l'air du temps une théorie fasciste, immature et irréfléchie, qu'il ne renia pas, argumente Yoshimoto, même après la défaite (*ibid.* : 136). Ses poèmes – avant comme après 1946 – n'étaient que l'expression de la cruauté (*zanninsa* 残忍さ), de l'inhumanité (*hiningensa* 非人間さ) et du nihilisme (*nibirizumu* ニヒリズム) de la « mentalité populaire » japonaise, parce que son intériorité ne s'exprimait pas dans son travail d'écriture (*ibid.* : 138).

Okamoto Jun riposta avec un article intitulé « Les poètes en conflit » (*Shijin no tairitsu* 詩人の対立), objectant que le peuple avait certes, en grande partie, soutenu les militaires, mais qu'il avait quand même su jouer d'un langage de circonstance (*omote kotoba* オモテことば) et d'un langage allusif (*ura kotoba* ウラことば) afin de feindre l'obéissance (Okamoto 1956 : 21) :

L'opinion d'« intellectuels » comme Ayukawa et Yoshimoto ne pouvant ni ne voulant voir la séparation entre la classe dirigeante – qui instrumentalisa l'hymne *Si je vais à la mer*¹⁸ à des fins politiques – et le peuple – qui par contre le chanta avec de vifs sentiments – n'est-elle pas elle-même superficielle (*senpaku* 浅薄), non scientifique (*bikagakuteki* 非科学的), voire inhumaine (*hiningenteki* 非人間的) ? [...] Qui affirme que le peuple a en grande partie soutenu les militaires et leurs fidèles conseillers est un faussaire de l'Histoire. Le peuple a fait mine d'obéir aux dirigeants va-t'en guerre, mais il leur a tourné le dos. (*ibid.*)

Yoshimoto répondit par un article cosigné avec le critique littéraire Takei Teruo 武井昭夫 (1927-2010), dirigeant du Zengakuren. Il confirma ses accusations à l'encontre d'Okamoto, ainsi que sa théorie sur le manque de corrélation entre pensée et réalité chez les intellectuels japonais, dont il

18. *Umi yukaba* 海行かば : chanson très populaire, tirée d'un poème d'Ōtomo no Yakamochi 大伴家持 (718-785) et considérée pendant la guerre du Pacifique comme une sorte de deuxième hymne national.

voyait un exemple dans le poème d'Okamoto *L'île d'Éden* (*Eden no shima* エデンの島, 1954), une satire du Japon sous colonisation américaine. Yoshimoto considérait ce poème cruel (*zannnin* 残忍), inhumain (*hiningen-teki* 非人間的) et simplificateur (*surōgan uta* スローガン詩), à l'image des poèmes qu'Okamoto avait écrits pendant la guerre, et l'accusa d'essayer la satire plus par aliénation que par volonté de théoriser un monde intérieur (Takei & Yoshimoto 1969 [1956] : 418-419). La cause de ce défaut résidait, justement, dans la pauvreté de ce monde intérieur, où une idéologie avait été greffée sur une « mentalité populaire ». Okamoto n'aurait donc pas théorisé une idéologie politique sur la base d'une confrontation entre son monde intérieur et la réalité extérieure, mais il aurait placé un monde non théorisé dans l'emballage d'une idéologie politique. Yoshimoto imputait à cela le manque de consistance de la plupart des œuvres des écrivains marxistes, avant, pendant ou après la guerre. Il nomma « mentalité populaire » ce manque de théorisation. Il y avait selon lui une seule solution à ce problème : développer une conscience critique et condamner l'aliénation superficielle de la littérature (*ibid.* : 419).

Dans le viseur se trouvait aussi Hanada Kiyoteru. En affirmant que la responsabilité de guerre aurait dû être évaluée en fonction de ce qui avait été bénéfique ou, au contraire, dommageable pour le peuple (Hanada *et al.* 1956 ; cité dans Takei & Yoshimoto 1969 [1956] : 420), il aurait essayé, selon Yoshimoto, de solder la question « au rabais ». De telles déclarations révélaient pleinement la crise de la révolution démocratique dans le Japon d'après-guerre, et la tentative des intellectuels de rejeter leur implication : les intellectuels s'étaient distanciés des masses en n'ayant pas tenté d'observer les points faibles du peuple face au pouvoir, ni de voir que le processus de réforme dépendait d'une réflexion théorique sur cette question (*ibid.* : 420-421)¹⁹. En l'accusant de détourner l'attention de sa propre responsabilité

19. En 1960, sur fond de tensions liées à la prolongation du Traité de coopération mutuelle et de sécurité entre les États-Unis et le Japon (*Nichibei anzen hoshō jōyaku* 日米安全保障条約), Maruyama et Yoshimoto se lancèrent dans un débat sur le rapport des intellectuels aux masses populaires. Tandis que Maruyama misait sur l'activisme (d'un espace) public, c'est-à-dire d'un mouvement de droits civils non contrôlé par l'État (Maruyama 1996b [1960]), Yoshimoto considérait le public comme le résultat du sacrifice du privé pour les fins de l'État. À son avis, l'activisme politique menait à un mouvement conduit par les élites (parmi lesquelles il comptait le PCJ et les intellectuels

dans l'échec de la révolution démocratique d'après-guerre (*ibid.* : 420), Yoshimoto échangea une passe d'armes avec Hanada²⁰.

Hanada avait été actif dans le mouvement nationaliste pendant la guerre. Il avait adhéré à la fascisante Tōhōkai 東方会 (Société de l'Est). En 1940, il avait fondé la revue *Bunka soshiki* 文化組織 (Organisation de la culture) avec le poète et peintre Nakano Hideto 中野秀人 (1898-1966). Tout en tenant un discours très critique envers le militarisme, il ne fut jamais incarcéré (Tsurumi 1978 : 335). Ces critiques furent publiées en 1946 sous le titre « L'esprit de renaissance » (*Fukkōki no seishin* 復興期の精神 ; Hanada 1978a [1946]). Pendant la guerre, il travailla au *Gunji kōgyō shinbun* 軍事工業新聞 (Journal de l'industrie militaire). Selon Tsurumi Shunsuke, Hanada offrait un exemple typique de « réorientation camouflée » (*gisō tenkō* 偽装転向) : ultranationaliste en public, il avait pourtant critiqué le pouvoir dans ses écrits (Tsurumi 1978 : 335-336). Après la guerre, il entra au PCJ et devint rédacteur en chef de *Shin Nihon bungaku* 新日本文学 (Littérature du nouveau Japon). Comme la plupart des communistes, et à la différence de Yoshimoto, il ne critiqua pas les décisions et les actions de Moscou dans les années 1950, ce qui peut aussi expliquer la tension entre les deux penseurs.

Comme Yoshimoto, Hanada avait entamé sa réflexion sur la responsabilité des intellectuels dès la fin du conflit. Dans l'article « Crime et châtiement » (*Tsumi to batsu* 罪と罰, 1948), il avait affirmé :

N'est-il pas normal, puisqu'il est question de littérature, d'envisager le rapport délicat entre crime et châtiement, et de tenter une autocritique impitoyable ? Même si l'on n'a pas activement soutenu la guerre ou si l'on a secrètement observé une résistance passive, notre position, pour la plupart d'entre nous, se situe quelque part dans la gamme infinie du gris, entre le blanc et le noir (Hanada 1978d [1948], cité dans Tsurumi 1978 : 336).

Dans la deuxième phase du débat, Hanada railla les journalistes qui passaient leur temps à distribuer les étiquettes de collaborateur (*kyōryōkusha*

progressistes) qui utilisaient les masses pour leurs intérêts propres et en empêchaient l'autonomie (Yoshimoto 1962). Il critiqua également l'élitisme de son adversaire (Yoshimoto 1963).

20. Pour une histoire détaillée du débat entre Yoshimoto et Hanada, qui illustre bien la formation discursive dans le champ intellectuel des années 1950, voir Ōkubo (1972b).

協力者) ou de résistant (*teikōsha* 抵抗者) (Hanada 1978c [1957] : 31). Il se moqua de Yoshimoto, constamment prêt à s'indigner, incapable toutefois de distinguer entre une responsabilité morale et une responsabilité politique. Pour lui, la responsabilité d'un homme politique était purement politique et ne devait pas être abordée sous l'angle de la morale, ou pas uniquement (Hanada 1978b [1960] : 211). Il affubla son adversaire de l'ironique sobriquet de « procureur » (*kenji* 検事), et lui reprocha de faire le commerce de responsabilité (Hanada 1978c [1957] : 27). Il l'accusa en outre d'avoir fait un choix arbitraire parmi les poèmes d'Okamoto, citant uniquement ceux à charge (*ibid.* : 31), et de développer un plaidoyer imbu d'un humanisme « moraliste », dans le style de la Société de littérature moderne (*ibid.* : 35, 38).

La dispute entre Yoshimoto et Hanada tirait principalement son origine, comme le souligna Ōkubo Tsuneo 大久保典夫 (1928-) par la suite, de leur analyse divergente des réorientations d'avant-guerre (Ōkubo 1972b : 499). Tandis que Yoshimoto les considérait comme une conséquence des manquements de la littérature prolétarienne, Hanada n'y voyait qu'un effet des conditions historiques et réclamait une approche constructive, tournée vers l'avenir et non vers la dissection du passé. Dans la table ronde « Les tâches actuelles du mouvement artistique » (*Geijutsu undō no konnichiteki kadai* 芸術運動の今日的課題), Hanada, indigné à son tour, accusa Yoshimoto d'anticommunisme et d'ignorer les conditions historiques réelles de l'époque (Hanada *et al.* 1956 ; voir aussi Yoshimoto 1969c [1956] : 469).

En 1957, Hanada revint sur l'importance du mouvement socialiste et la relation intime entre les courants artistiques et politiques, tout en critiquant la faible conscience politique des plus jeunes générations (Hanada 1972 [1957] : 139-140). Il compara la situation avec celle de Stépan et Piotr dans *Les Démons* de Dostoïevski : mais dans le Japon contemporain, à l'inverse, le révolutionnaire Piotr aurait représenté la génération du père, et Stépan celle du fils. Il reprocha à Yoshimoto de ne pas formuler de projet constructif pour le mouvement socialiste, mais de se borner à répéter, telle une formule magique, sa thèse de la « réorientation en deux étapes » (*ibid.* : 139-141) :

Son postulat depuis « La responsabilité des écrivains pendant la guerre » [de 1956] est qu'après une théorisation du monde intérieur, on doit passer à une théorisation du monde extérieur. Or cela n'est qu'une simple reformulation, adaptée aux

intellectuels, de la théorie qui fut un temps à la mode dans l'après-guerre, selon laquelle la révolution des hommes doit précéder la révolution sociale. [...] Quand je vois comment Stépan de la jeune génération prend le visage de Piotr et essaie de traquer les responsables de guerre, de critiquer la littérature démocratique et de caricaturer le mouvement de la poésie prolétarienne, je pense par association à la grenouille d'Ésope qui veut se faire aussi grosse que le bœuf et qui, tout enflée, finit par mourir. (*Ibid.* : 141-142)

Contrairement à Yoshimoto, Hanada avait repéré des traces de résistance dans de nombreux poèmes écrits pendant la guerre et niait que tous les poètes soient devenus nationalistes comme Takamura Kōtarō (*ibid.* : 145). Pour lui, c'était l'absence de résistance, de sa notion même, dans la littérature des années 1950 qui faisait stagner la révolution sociale. Des hommes comme Yoshimoto n'avaient peut-être pas été responsables de la guerre, mais ils avaient une responsabilité sociale dans l'après-guerre. Il accusa son adversaire de se limiter à draper de nouveaux atours des théories anciennes et de rejeter toute la responsabilité sur les autres en se posant en juge suprême (*ibid.* : 142-144).

Yoshimoto riposta par deux articles. Dans « Qu'est-ce qu'un mouvement artistique ? » (*Geijutsu undō to wa nani ka* 芸術運動とは何か), il accusa les théories de Hanada d'être « infantiles » et précisa sa thèse d'une interrelation entre le monde intérieur et la réalité extérieure dans l'acte artistique, ainsi que son opinion sur une littérature de masse qui aurait le pouvoir de devenir un instrument de réforme sociale (Yoshimoto 1969a [1958]) ; tandis que dans le fameux article « Des réorientations idéologiques » (*Tenkōron* 転向論), il développa en détail sa thèse sur la « réorientation en deux étapes » (Yoshimoto 1969e [1958]). Les deux articles se situent à la charnière entre le débat sur la réorientation des marxistes, d'une part, et, de l'autre, le débat sur la littérature de masse²¹. Par la suite, la querelle entre Yoshimoto et Hanada ne fit que s'aggraver, perdant en objectivité et dégénérant en accusations personnelles stériles²².

21. Ce débat se pencha sur les notions de « littérature pure » (*junbungaku* 純文学) et « littérature de masse » (*taishū bungaku* 大衆文学). Sur ce point, voir en autres Suzuki (1993).

22. La querelle prit finalement la forme d'un « débat entre Hanada et Yoshimoto » (*Hanada – Yoshimoto ronsō* 花田・吉本論争), en se focalisant sur la conception de la

Conclusion

En relisant ces deux débats, j'ai voulu comprendre comment les écrivains japonais avaient abordé, après le conflit, la question de leur responsabilité. Le premier, en 1946, vit s'affronter deux groupes : d'une part, la Société littéraire du nouveau Japon, marxiste orthodoxe, qui après la guerre opéra une révolution socialiste en deux étapes (*nidankai kakumeiron* 二段階革命論) et promut une « littérature démocratique » et, d'autre part, la Société de littérature moderne. Les membres de la première, tous adhérents du PCJ, revendiquèrent certes l'autocritique, mais ne pointèrent du doigt que les écrivains non-marxistes. Menés par Hirano Ken et Ara Masahito, les membres de la deuxième, plus libérale et individualiste, qui avaient connu la politisation radicale du mouvement pour une littérature prolétarienne dans les années 1930, demandèrent que les marxistes aussi assument leurs responsabilités. Pour eux, le dogmatisme communiste des années 1930 ne formait, avec le fascisme, que les deux faces d'une même médaille.

Lors du second débat, dans les années 1950, les protagonistes – notamment Yoshimoto Takaaki – rebondirent sur les arguments du premier débat, en particulier la responsabilité des marxistes. Le front, cette fois, opposa les écrivains communistes de la Société littéraire du nouveau Japon aux écrivains avant-gardistes regroupés autour de la revue *Arechi*. Ces derniers critiquèrent le changement d'orientation du PCJ pour un cours modéré ; ils sympathisèrent avec la Nouvelle gauche et l'organisation étudiante radicale Zengakuren en train de se constituer. Sous la conduite de Yoshimoto, ils s'en prirent aux membres de la Société littéraire du nouveau Japon, leur reprochant d'être passés en toute impunité d'une poésie célébrant la guerre à une poésie célébrant la paix. Ils exigèrent une prise de position de la part des marxistes, et Yoshimoto formula sa fameuse thèse de la « réorientation en deux étapes » : la première, forcée par le gouvernement, et la seconde, volontaire. Après la défaite, en persécutant les « autres », les marxistes auraient en effet détourné l'attention de leur propre responsabilité. Comme le remarqua Ōkubo par la suite, Yoshimoto ne chercha pas

révolution et la position politique respective des deux protagonistes pendant et après la guerre (Matsumoto 1980 : 246-252).

d'abord à savoir si les poètes avaient écrit des poèmes de guerre, mais plutôt quelle attitude ils avaient eue après le conflit (Ōkubo 1972b : 503-504).

En observant de plus près les deux débats, on peut retrouver les traces d'une lutte de pouvoir dans le « champ intellectuel », ou plus précisément « littéraire », entre les communistes orthodoxes d'un côté et, de l'autre, les modernistes ou avant-gardistes indépendants. En même temps, le conflit opposa aussi la génération d'avant-guerre (*senzenha* 戦前派) à celle de la guerre (*senchūha* 戦中派) qui fit l'expérience du conflit en pleine jeunesse et qui entra sur la scène littéraire surtout après la capitulation. En termes bourdieusiens, il s'agissait d'une lutte pour un capital symbolique entre les « dominants » du champ, et les « prétendants », autrement dit les nouveaux venus, plus jeunes, qui aspiraient à s'y faire une place.

En 1946, la lutte s'exprimait entre la « dominante » Société littéraire du nouveau Japon et la « prétendante » Société de littérature moderne. Tandis que la première recrutait ses membres parmi les tenants de la littérature prolétarienne d'avant-guerre, défenseurs donc d'une forme d'« orthodoxie », les autres étaient portés à des stratégies de « subversion » ou d'« hérésie » en prônant l'individualisme à outrance ou en critiquant le marxisme de n'être au fond que le revers du phénomène fasciste. Il s'agissait pour eux, non seulement de prendre position dans le champ intellectuel de l'après-guerre, mais aussi d'empêcher que la littérature prolétarienne d'avant-guerre, à leurs yeux dogmatique et inféodée au parti, prît à nouveau le contrôle du champ littéraire sous l'étendard d'une « littérature démocratique » qui mettrait une fois de plus l'écriture artistique au service de la politique.

Une petite décennie plus tard, en 1955, les nouveaux « nouveaux venus », soit les jeunes avant-gardistes du journal *Arechi*, se lancèrent contre les auteurs issus du PCJ, qui avait pris le virage pour un cours modéré. Leur attitude versatile leur rappelait celle des marxistes dans les années 1930 et des défenseurs d'une littérature démocratique dans l'immédiat après-guerre.

Comme l'avait remarqué Ayukawa Nobuo à l'époque, la question de la responsabilité de guerre était intimement liée à la question du rôle des écrivains dans la société d'après-guerre (Ayukawa 1974a [1956] : 154). Dans son article « Ce à quoi il faudrait réfléchir une fois » (*Ichido wa kangaete iku beki koto* 一度は考へておくべき事), également connu sous le titre de « La responsabilité de guerre n'existe pas » (*Sensō sekinin wa nai* 戦争責任はない), le critique littéraire conservateur Fukuda Tsuneari 福田恆存 (1912-1994) avait souligné que le débat n'était pas vraiment tourné vers la recherche

d'une responsabilité propre, mais qu'il alimentait plutôt un pathos personnel ou qu'il servait à des fins politiques (Fukuda 1956 : 57)²³. Ayukawa pris le parti de Fukuda, mais il ajouta que ce n'était pas une raison pour interrompre la discussion puisque, indépendamment de leurs motivations personnelles, les intellectuels essayaient ainsi d'élaborer un discours sur leur passé. Il souligna également que connaître la pensée et les actions des écrivains pendant la guerre permettait de mieux comprendre celles des écrivains contemporains (Ayukawa 1974a [1956]: 154-155). Cependant, comme la plupart des débats au Japon, celui sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre finit par rester en suspens, au moins en grande partie, caractérisé moins par une réelle volonté de résoudre les problèmes que par une extrême virulence polémique. Toutefois, à la fin des années 1950, les appels à une littérature engagée se firent entendre, et de nombreuses œuvres littéraires se mirent à évoquer la Seconde Guerre mondiale²⁴ ; la responsabilité des intellectuels pendant le conflit revint ainsi à l'ordre du jour. Le débat dont on a retracé ici les événements les plus saillants eut un rôle essentiel pour préparer ce terrain. En ce sens, il mérite d'être estimé à sa juste valeur.

23. Fukuda, critique résolu de la littérature marxiste, s'était aussi engagé dans le débat sur les liens entre littérature et politique dans les années 1940. En 1947, dans « Un mouton et quatre-vingt-dix-neuf autres moutons » (*Ippiki to kyūjūkyūhiki to* 一匹と九十九匹と), il avait critiqué l'instrumentalisation de la littérature et, dans « Au nom des hommes » (*Ningen no na ni oite* 人間の名において), l'« héroïsme » des marxistes, qui avaient sacrifié l'humanité à leur idéologie.

24. Par exemple *Ningen no jōken* 人間の条件 (La condition humaine, 1956-1958) de Gomikawa Junpei 五味川純平 (1916-1995) ou *Gadaru kanaru senshishū* ガダルカナル戦詩集 (Anthologie poétique de la bataille de Guadalcanal, 1958) et *Shisha no toki* 死者の時 (Le temps des morts, 1960) de Inoue Mitsuharu 井上光晴 (1926-1992).

Bibliographie

ABE Kōbō 安部公房,

HIRABAYASHI Taiko 平林たい子

& KATŌ Shūichi 加藤周一 **1998 [1957]**

« Zadankai: dōran to chishikijin 座談会: 動乱と知識人 » (Table ronde : Les intellectuels dans la tourmente), *Abe Kōbō zenshū* 安部公房全集, vol. 6, Tokyo, Shinchōsha 新潮社 : 452-464.

AKIYAMA Kiyoshi 秋山清 **1972 [1956]**

« Minshushugi bungaku to sensō sekinin » 民主主義文学と戦争責任 (La littérature démocratique et la responsabilité de guerre), in Usui (1972) : 147-159.

ARA Masahito 荒正人 **1946a**

« Dai ni no seishun » 第二の青春 (Deuxième jeunesse), *Kindai bungaku* 近代文学, 1 (2), février : 3-36.

ARA Masahito 1946b

« Minshū wa dare ka » 民衆はだれか (Qui est le peuple ?), *Kindai bungaku* 近代文学, 1 (3), mars : 3-19.

ARA Masahito 1948 [1946]

« Shōshimin interigencha » 小市民インテリゲンチヤ (L'intelligentsia petite-bourgeoise), in Honda Shūgo 本田秋五 (dir.), *Sengo. Ara Masahito hyōronshū* 戦後—荒正人評論集, Tokyo, Kawade shobō 河出書房 : 197-202.

ARA Masahito 1956 [1946]

« Bungakuteki sekinin » 文学的責任 (Responsabilité littéraire), *Sengo*

bungaku no tenbō 戦後文学の展望, Tokyo, Mikasa shobō 三笠書房 : 9-13.

ARA Masahito 1972 [1948]

« Shutaiteki chishikijin » 主体的知識人 (L'intellectuel subjectif), in Usui (1972) : 455-476.

ARA Masahito et al. 1972 [1956]

« Zadankai: sensō sekinin o kataru » 座談会: 戦争責任を語る (Table ronde : À propos de la responsabilité de guerre), in *Kindai bungaku dōjin* 近代文学同人 (éds.), *Seiji to bungaku – kindai bungaku no kiseki* 政治と文学 – 近代文学の軌跡, Tokyo, Toyoshima shobō 豊島書房 : 249-308.

AWATA Kenzō 粟田賢三 **et al. 1956**

« Zadankai: chishikijin no kyōryoku o megutte » 座談会: 知識人の協力をめぐって (Table ronde : Sur la collaboration des intellectuels), *Chisei* 知性 (*Tokushū: Chishikijin no mondai* 特集: 知識人の問題), 3 (3), mars : 152-158.

AYUKAWA Nobuo 鮎川信夫 **1974a [1956]**

« Bungakusha no sensō sekinin » 文学者の戦争責任 (La responsabilité des écrivains dans la guerre), *Ayukawa Nobuo chosakushū* 鮎川信夫著作集, vol. 5, Tokyo, Shichōsha 思潮社 : 153-155.

AYUKAWA Nobuo 1974b [1954]

« "Shi no hai shishū" no honshitsu » 「死の灰詩集」の本質 (L'essence de « Cendres de guerre – anthologie poétique »), *Ayukawa Nobuo chosakushū* 鮎川信夫著作集, vol. 5, Tokyo, Shichōsha 思潮社 : 99-114.

BARSHAY Andrew E. 1998

« Postwar Social and Political Thought, 1945-1990 », in Bob Tadashi Wakabayashi (éd.) : *Modern Japanese Thought*, Cambridge (MA), Cambridge University Press : 273-356.

BOURDIEU Pierre 1984

Questions de sociologie, Paris, Éditions de Minuit.

BOURDIEU Pierre 1992

Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire, Paris, Éditions du Seuil.

BOURDIEU Pierre 2000

Propos sur le champ politique, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

FUKUDA Tsuneari 福田恆存 1956

« Ichido wa kangaete oku beki koto 1 » 一度は考へておくべき事-1- (Ce à quoi il faudrait réfléchir une fois), *Shinchō* 新潮, 53 (11), novembre : 52-57.

FURUBAYASHI Takashi 古林尚

& SATŌ Masaru 佐藤勝 (dir.) 1978

Sengo no bungaku. Gendai bungakushi 戦後の文学—現代文学史 (La littérature d'après-guerre : histoire de la littérature moderne), Tokyo, Yūhikaku 有斐閣.

HANIYA Yutaka 埴谷雄高 1956

« Nihon no chishikijin to kyōsanshugi » 日本の知識人と共産主義 (Les intellectuels japonais et le communisme), *Chisei* 知性, 3 (7), juin : 102-103.

HANADA Kiyoteru 花田清輝 et al. 1956

« Geijutsu undō no konnichiteki kadai » 芸術運動の今日的課題 (Les tâches

actuelles du mouvement artistique), *Gendai no me* 現代の目, 8 : 2-31.

HANADA Kiyoteru 1972 [1957]

« Yangā zenerēshon e » ヤンガー・ゼネレーションへ (À l'attention des jeunes générations), in Usui (1972) : 139-146.

HANADA Kiyoteru 1978a [1946]

« Fukkōki no seishin » 復興期の精神 (L'esprit de renaissance), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 2, Tokyo, Kōdansha 講談社.

HANADA Kiyoteru 1978b [1960]

« "Kōgaidan" no ryūkō » 「慷慨談」の流行 (La mode des entretiens d'indignation), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 9, Tokyo, Kōdansha 講談社 : 201-214.

HANADA Kiyoteru 1978c [1957]

« Nōchirasu gō ōtō ari » ノーチラス号 応答あり (Le Nautilus répond), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 8, Tokyo, Kōdansha 講談社 : 26-39.

HANADA Kiyoteru 1978d [1948]

« Tsumi to batsu » 罪と罰 (Crime et châtement), *Hanada Kiyoteru zenshū* 花田清輝全集, vol. 3, Tokyo, Kōdansha 講談社 : 374-383.

HANIYA Yutaka 埴谷雄高 et al. 1972 [1946]

« Zadankai: Bungakusha no sekimu » 座談会:文学者の責務 (Table ronde : La responsabilité des hommes de lettres), in Usui (1972) : 55-72.

HIDAKA Rokurō 日高六郎 1972 [1956]

« Sensō taiken to sensō sekinin » 戦争

体験と戦争責任 (Expérience de guerre et responsabilité de guerre),
in Usui (1972) : 160-162.

HIRANO Ken 平野謙 1972 [1946]
« Hitotsu no hansotei » ひとつの反措定
(Une antithèse), in Usui (1972) : 117-120.

HONDA Shūgo 本多秋五 *et al.* 1946
« Bungaku to genjitsu – Kurahara
Korehito o kakonde » 文学と現実—
蔵原惟人を囲んで (Littérature et réalité.
Entretiens avec Kurahara Korehito),
Kindai bungaku 近代文学, 1 (1) : 18-30.

HOTTA Yoshie 堀田善衛 1994
« Nihon no chishikijin tachi » 日本の
知識人たち (Les intellectuels japonais),
Hotta Yoshie zenshū 堀田善衛全集,
vol. 14, Tokyo, Chikuma shobō 筑摩書房 :
159-162.

ISHIKAWA Tatsuzō 石川達三
& **USUI Yoshimi** 臼井吉見 1956
« Nihon chishikijin to kakumei » 日本
知識人と革命 (Les intellectuels japonais
et la révolution), *Chūō kōron* 中央公論,
71 (9), juillet : 28-36.

KATŌ Shūichi 加藤周一 1951
Teikō no bungaku 抵抗の文学 (Littérature
de résistance), Tokyo, Iwanami Shinsho
岩波新書.

KATŌ Shūichi, KOJIMA Nobuo 小島信夫
& **TAKAMI Jun** 高見順 1956
« Chishikijin to wa » 知識人とは (Qu'est-ce
qu'un intellectuel ?), *Bungei* 文藝, 13 (14),
septembre : 54-70.

KATŌ Shūichi 1999 [1959]
« Sensō to chishikijin » 戦争と知識人 (La
guerre et les intellectuels), « *Sensō to
chishikijin* » o yomu. *Sengo Nihon shisō
no genten* 「戦争と知識人」を読む—戦後
日本思想の原点, Tokyo, Aoki shoten 青木
書店 : 15-61.

KITAMURA Tarō 北村太郎 1947
« Kūhaku wa atta ka » 空白はあったか
(Y avait-il un vide ?), *Junsuishi* 純粋詩, 4
(avril).

KOSCHMANN, J. Victor 1995
« Victimization and the Writerly Subject:
Writers War Responsibility in Early
Postwar Japan », *Tamkang Review*,
26 (1-2) : 61-75.

KOSCHMANN, J. Victor 1996
*Revolution and Subjectivity in Postwar
Japan*, Chicago (IL), University of
Chicago Press.

KURAHARA Korehito 蔵原惟人 1946
« *Shin Nihon bungaku no shakaiteki
kiso* » 新日本文学の社会的基礎 (La
base sociale de la revue *Littérature du
nouveau Japon*), *Shin Nihon bungaku*
新日本文学, 1 (1), mars : 2-8.

KURAHARA Korehito 1947
« Bunka kakumei to chishikisō no
ninmu » 文化革命と知識層の任務 (La
révolution culturelle et la mission des
intellectuels), *Sekai* 世界, 18 (juin) : 1-12.

MARUYAMA Masao 丸山眞男 1971
[1957]
« Nihon no shisō » 日本の思想 (La pensée
japonaise), in *Nihon no shisō* 日本の思想,

Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店
(Iwanami shinsho 434) : 1-66.

MARUYAMA Masao 1996a [1946]
« Chōkokkashugi no ronri to shinri »
超国家主義の論理と心理 (Logique et
psychologie de l'ultranationalisme),
Maruyama Masao shū 丸山眞男集, vol. 3,
Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店 : 17-36.
[Trad. fr. de Jacques Reclus à partir de
l'anglais : « Théorie et psychologie de
l'ultranationalisme », *Le Débat*, IV (1982).]

MARUYAMA Masao 1996b [1960]
« Go ichi kyū to chishikijin no “kiseki” –
Maruyama Masao shi no shisō to kōdō »
五・一・九と知識人の「軌跡」—丸山眞男氏
の思想と行動 (5/19 et les « traces » des
intellectuels – la pensée et l'action de
Maruyama Masao), *Maruyama Masao
shū* 丸山眞男集, vol. 16, Tokyo, Iwanami
shoten 岩波書店 : 27-34.

MARUYAMA Masao 1996c [1956]
« Sensō sekinin no chūshin no shozai ni
tsuite » 戦争責任の中心の所在について
(À propos de l'épicentre de la
responsabilité de guerre), *Maruyama
Masao shū* 丸山眞男集, vol. 16, Tokyo,
Iwanami shoten 岩波書店 : 299.

MARUYAMA Masao 1996d [1956]
« Sensō sekinin no mōten » 戦争責任
の盲点 (Les zones d'ombre de la
responsabilité de guerre), *Maruyama
Masao shū* 丸山眞男集, vol. 16, Tokyo,
Iwanami shoten 岩波書店 : 159-165.

MARUYAMA Masao 1996e [1956]
« Sensō sekinin ni tsuite – Shisō no
kagaku kenkyūkai 1956 nendo sōkai ni

okeru tōron » 戦争責任について—思想の
科学研究会一九五六年度総会における討論
(À propos de la responsabilité de guerre
– discussion à l'occasion de l'assemblée
générale de l'année 1956 du Groupe
de recherche sur la science des idées),
Maruyama Masao shū 丸山眞男集,
vol. 16, Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店 :
323-334.

MATSUMOTO Ken.ichi 松本健一 (dir.)
1980
Shōkai gendai ronsō jiten 詳解現代
論争事典 (Dictionnaire des débats
contemporains), Tokyo, Ryūdō shuppan
流動出版.

MINAMI Hiroshi 南博 *et al.* **1956**
« Zadankai: chishikijin to iu mono – jiyū
no mondai o chūshin ni shite » 座談会:
知識人というもの—自由の問題を中心にして
(Table ronde : les intellectuels du
point de vue de la liberté), *Sekai* 世界,
130 (octobre) : 208-222.

MIYAMOTO Yuriko 宮本百合子 **2002**
[1946]
« Dare no tame ni – Interigentsia to
minshushugi no kadai » 誰のために—
インテリゲンツィヤと民主主義の課題 (Pour
qui ? Les tâches de l'intelligentsia et
de la démocratie), *Miyamoto Yuriko
zenshū* 宮本百合子全集, vol. 16, Tokyo,
Shin Nihon shuppansha 新日本出版社 :
328-335.

MÜLLER Simone **2016**
*Zerrissenes Bewusstsein. Der
Intellektuellendiskurs im modernen Japan*
(La conscience déchirée. Le discours
intellectuel dans le Japon moderne),

Berlin, de Gruyter (Welten Ostasiens / Worlds of East Asia / Mondes de l'Extrême-Orient 25).

NAKANO Shigeharu 中野重治 1972 a-c [1946/1947]

« Hihyō no ningensei 1-3 » 批評の人間性 (L'humanité de la critique), in Usui (1972) : (1) 175-182 ; (2) 120-129 ; (3) 206-213.

NAKANO Yoshio 中野好夫 1956

« Mohaya "sengo" de wa nai » もはや「戦後」ではない (L'après-guerre est désormais finie), *Bungei shunshū* 文芸春秋, 34 (2), février : 56-66.

ODAGIRI Hideo 小田切秀雄 1972 [1946]

« Bungaku ni okeru sensō sekinin no tsuikyū » 文学における戦争責任の追求 (La recherche de la responsabilité de guerre dans la littérature), in Usui (1972) : 115-117.

OKAMOTO Jun 岡本潤 1956

« Shijin no tairitsu » 詩人の対立 (Les poètes en conflit), *Shigaku* 詩学, 11 (3), février : 18-24.

ŌKUBO Tsuneo 大久保典夫 1972a

« Kaisetsu bungakusha no sensō sekinin ronsō » 解説文学者の戦争責任論争 (Analyse du débat sur la responsabilité des écrivains pendant la guerre), in Usui (1972) : 163-167.

ŌKUBO Tsuneo 1972b

« Hanada Kiyoteru, Yoshimoto Takaaki ronsō no imi » 花田清輝・吉本隆明論争の意味 (La signification du débat entre Hanada Kiyoteru et Yoshimoto Takaaki),

Shōwa bungakushi no kōsō to bunseki 昭和文学史の構想と分析, Tokyo, Shibundo 至文堂 : 499-507.

SENUMA Shigeki 瀬沼茂樹 1948

« Nihon fashizumu to chishiki kaikyū. Bungakusha no teikō to haiboku » 日本ファシズムと知識階級—文学者の抵抗と敗北 (Le fascisme japonais et la classe des intellectuels. La résistance et la défaite des hommes de lettres), *Daigaku* 大学, 2 (8), août : 23-33.

SHEA George Tyson 1964

Leftwing Literature in Japan. A Brief History of the Proletarian Literary Movement, Tokyo, Hosei University Press.

Shin Nihon bungakukai (dir.) 1956

« Tokushū : chishikijin no sensō taiken » 特集: 知識人の戦争体験 (numéro spécial : La guerre vécue par les intellectuels), *Shin Nihon bungaku* 新日本文学, 11 (8), août : 54-140.

SLAYMAKER Doug (éd.) 2002

Confluences: Postwar Japan and France, Ann Arbor (MI), Center for Japanese Studies, University of Michigan (Michigan Monographs in Japanese Studies 42).

SUZUKI Sadami 鈴木貞美 1993-1994

« Junbungaku to taishū bungaku : kono ashiki inshū 1-4 » 純文学と大衆文学—この悪しき因習 (Littérature pure et littérature de masse : mauvaises habitudes, 1-4), *Bungakukai* 文学界, 47 (10) : 70-192 ; 47 (11) : 180-205 ; 47 (12) : 338-360 ; 48 (1) : 238-263.

TAKAHASHI Shintaō 高橋新太郎 1961
 « Bungakusha no sensō sekinin ronsō »
 文学者の戦争責任論争 (Le débat sur la
 responsabilité des écrivains pendant
 la guerre), *Kokubungaku: Kaishaku to
 kansho* 國文學: 解釋と鑑賞 (*Tokushū:*
Kindai bungaku ronsō jiten 特集: 近代
 文学論争事典, 26 (9), juillet : 130-132).

TAKEI Teruo 武井昭夫 & **YOSHIMOTO**
Takaaki 吉本隆明 1969 [1956]
 « Bungakusha no sensō sekinin »
 文学者の戦争責任 (La responsabilité des
 écrivains pendant la guerre), *Yoshimoto*
Takaaki zenchosakushū 吉本隆明
 全著作集, vol. 13, Tokyo, Keisō Shobō
 勁草書房 : 416-424.

TAKEUCHI Yoshimi 竹内好 1980 [1956]
 « Sensō sekinin ni tsuite » 戦争責任
 について (À propos de la responsabilité
 de guerre), *Takeuchi Yoshimi zenshū*
 竹内好全集, vol. 8, Tokyo, Chikuma shobō
 筑摩書房 : 210-218.

TANABE Hajime 田邊 元 1948
Zangedō to shite no tetsugaku 懺悔道
 としての哲学 (La philosophie comme
 pénitence), Tokyo, Iwanami shoten 岩波
 書店.

TANIKAWA Tetsuzō 谷川徹三 1945
 « Chishikijin no tachiba. Sumisu shi ni
 kotau » 知識人の立場—スミス氏に答ふ
 (La prise de position des intellectuels.
 Réponse à M. Smith), *Shinchō* 新潮,
 42 (11), novembre : 12-21.

TSURUMI Shunsuke 鶴見俊輔 1956a
 « Chishikijin no sensō sekinin » 知識人
 の戦争責任 (La responsabilité des

intellectuels pendant la guerre), *Chūō*
kōron 中央公論, 71 (1), janvier : 57-63.

TSURUMI Shunsuke 1956b
 « Atarashii chishikijin no tanjō » 新しい
 知識人の誕生 (Naissance d'un intellectuel
 nouveau), Chisei 知性 (*Tokushū:*
chishikijin no mondai 特集: 知識人の
 問題), 3 (3), mars : 148-151.

TSURUMI Shunsuke 1978
 « Tenkōron no tenbō : Yoshimoto
 Takaaki, Hanada Kiyoteru »
 転向論の展望—吉本隆昭・花田清輝
 (Vue d'ensemble des thèses sur les
 réorientations idéologiques : Yoshimoto
 Takaaki et Hanada Kiyoteru),
 in *Shisō no kagaku kenkyūkai* 思想の科学
 研究会 (dir.), *Tenkō. Kyōdō kenkyū* 転向 :
 共同研究 (Les réorientations politiques :
 une recherche collaborative), vol. 3,
 Tokyo, Heibonsha 平凡社 : 328-343.

VON WROBLEWSKY Vincent 1994
 « Collaboration, résistance und
 épuration. Schlüsselbegriffe der
 Nachkriegs-Wende in Frankreich », in
 Bernd Wilczek (éd.), *Paris 1944-1962.*
Dichter und Denker auf der Strasse, Bühl-
 Moos, Elster Verlag : 10-25.

USUI Yoshimi 臼井吉見 (dir.) 1972
Sengo bungaku ronsō 戦後文学論争
 (Débats littéraires d'après-guerre), vol. 1,
 Tokyo, Banchō shobō 番町書房.

YOSHIMOTO Takaaki 吉本隆明 1959
 « Shijin no sensō sekinin ron. Bunkenteki
 na ruikeika » 詩人の戦争責任論—文獻
 的な類型化 (De la responsabilité des
 poètes pendant la guerre. Typologie

philologique), *Kokubungaku: Kaishaku to kanshō* 國文学: 解釈と鑑賞, 7 : 93-100.

YOSHIMOTO Takaaki 1962

« Gisei no shūen » 擬制の終焉 (La fin de la fiction juridique), *Gisei no shūen* 擬制の終焉, Tokyo, Gendai shichōsha 現代思潮社 : 13-37.

YOSHIMOTO Takaaki 1963

« Maruyama Masao ron » 丸山眞男論 (À propos de Maruyama Masao), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 12, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 3-96.

YOSHIMOTO Takaaki 1969a [1958]

« Geijutsu undō to wa nani ka » 芸術運動とは何か (Qu'est-ce qu'un mouvement artistique ?), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 4, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 474-491.

YOSHIMOTO Takaaki 1969b [1956]

« "Minshushugi bungaku" hihan. Ni dankai tenkōron » 「民主主義文学」批判—二段階転向論 (Critique de la « littérature démocratique ». La réorientation en deux étapes), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 4, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 109-128.

YOSHIMOTO Takaaki 1969c [1956]

« Minshushugi bungakusha no byūken » 民主主義文学者の謬見 (Les méprises des défenseurs de la littérature démocratique), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 4, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 469-473.

YOSHIMOTO Takaaki 1969d [1958]

Takamura Kōtarō 高村光太郎, *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 8, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 8-186.

YOSHIMOTO Takaaki 1969e [1958]

« Tenkōron » 転向論 (Des réorientations idéologiques), *Yoshimoto Takaaki zenchosakushū* 吉本隆明全著作集, vol. 13, Tokyo, Keisō shobō 勁草書房 : 5-27.

YOSHIMOTO Takaaki 1972 [1955]

« Zensedai no shijintachi. Tsuboi, Okamoto no hyōka ni tsuite » 全世代の詩人たち—壺井・岡本の評価について (Les poètes de la génération précédente. À propos de l'évaluation de Tsuboi et Okamoto), in Usui (1972) : 129-139.